

# Yascha Mounk, Le peuple contre la démocratie, Éditions de l'Observatoire, « La relève », 2018, 528 pages, 23,50 €.

**Antoine de Tarlé**

DANS **ÉTUDES** 2018/12 **Décembre** , PAGES XIX À XIX  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4255.0127s

Date de mise en ligne : 29/11/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2018-12-page-XIX?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

**Jón Kalman Stefánsson**

## Ásta

Traduit de l'islandais par Éric Boury.  
Grasset, « En lettres d'ancre »,  
2018, 496 pages, 23 €.

■ Écrire un roman qui restitue les chemins incertains des existences, leurs avancées et leurs reculades, c'est le projet de Jón Kalman Stefánsson. Même s'il affirme ne rien « maîtriser », il le réalise avec force, s'affranchissant de toute chronologie, comme le fait la mémoire de Sigvaldi, fil conducteur du roman : étendu sur la chaussée après un accident, il revoit sa vie d'époux, de père (de deux filles, dont Ásta), d'amant, de frère. Son point de vue s'enchevêtre à ceux de membres de sa famille, une famille dispersée, aux liens abîmés. S'y mêlent également les réflexions du romancier sur l'œuvre en train de se faire, sur les transformations de l'Islande (l'afflux des touristes !). Le lecteur n'éprouve néanmoins aucune difficulté à se repérer dans le récit, tant les personnages suscitent l'empathie et possèdent une réelle présence charnelle dont le début du livre donne l'idée – la conception d'Ásta lors d'une sensuelle étreinte. Les pièces du puzzle s'assemblent progressivement. Une ressemblance unit les personnages : leur obstination, leur refus de plier (« Ceux qui courbent l'échine ne voient pas l'horizon »). Ainsi Ásta, que son prénom devait vouer à l'amour et au bonheur. Ou Helga, sa mère, usée par l'alcool

et les excès de toutes sortes. Non moins inoubliables : la nourrice d'Ásta et de Kristin, vieille paysanne dont « l'horloge interne » est détraquée. Parmi ces personnages, comme toujours chez Stefánsson, il y a la mer et le ciel d'Islande sous lequel Sigvaldi agonise. De destinées banales, de petites choses du quotidien, l'auteur fait un roman existentiel qui interroge les errances de vies qui semblent ravagées, leur échec à y trouver sens – même si le terme final du livre est « lumière ». Un roman poignant sur l'abandon, la perte d'êtres irremplaçables, les promesses ratées de l'amour. Écrit dans une langue tour à tour âpre, sensuelle et poétique, superbement rendue par le traducteur.

■ Marie Goudot

**Gonçalo Manuel Tavares**

## Une jeune fille perdue dans le siècle à la recherche de son père

Traduit du portugais par  
Dominique Nédellec. Viviane Hamy,  
2018, 256 pages, 19 €.

■ Une certaine Allemagne, au XX<sup>e</sup> siècle. Hanna est très jeune, et trisomique. Tout en elle crie l'innocence. Laisseée là, dans la rue, Hanna cherche son père. C'est elle que Marius rencontre. Il fuit quelque chose que l'on ignore, mais cette fuite le rapproche d'elle.

Bouleversé, il l'accompagnera dans sa recherche. Jusqu'où ? Le chemin pourrait bien ne les mener nulle part. Comme le Petit Prince qui voyage de planète en planète, ils se laissent déplacer par plusieurs personnages. Il y a celui qui pose ses convictions en les affichant, celui qui écrit des mots en les dissimulant, celui qui sait le prix d'une vie par l'estimation du poids des choses et celui qui ne le sait pas. Hanna, pourtant, connaît le chemin ; son cœur le pressent. C'est elle qui le montrera à Marius. Elle ne garde pas son innocence pour elle-même. Marius la revêt comme un habit neuf. L'accompagner... Mais pour combien de temps ? Ici, le temps ne passe pas : il est retenu, gardé dans une mémoire presque organique. En passant par le corps, le temps devient une histoire. Tout a commencé par l'apparition d'un visage. Le visage d'Hanna ne demande pas le regard de l'œil, mais celui de l'esprit, qui dépasse le raisonnement : ce visage, qu'elle porte à l'intérieur, brise la course des heures, des minutes ; elle-même ne laisse rien passer, elle prend tout. C'est l'expression de sa gratitude. Marius tient la petite main d'Hanna, comme une promesse fragile, un lien ténu. Un lien bien réel. Mais comment la garder quand la fureur d'une foule vient tout emporter ? Quand on veut garder des illusions pourtant déjà perdues ? Il ne tient qu'à nous de la tenir fermement, et cette œuvre magnifique est là pour nous accompagner.

■ Géraldine Kärcher

**Michel Jullien**

## L'île aux troncs

Verdier, « Jaune », 2018,  
128 pages, 14 €.

■ La « Grande Guerre patriotique » ne fit pas que d'innombrables morts. Elle remplit les grandes villes soviétiques de vétérans mutilés, dont les blessures faisaient des trophées jurant bien trop avec les figures bétonnées d'un héroïsme de propagande. Une partie d'entre eux, surnommés « samovars » en raison de l'aspect que leur donnait l'amputation de leurs membres, fut reléguée dans l'archipel de Valaam, en Carélie, une de ces contrées à la beauté sauvage mais parfaitement inhospitalière pour l'homme, cinquante semaines par an. Michel Jullien répond par la fable à la pénurie documentaire sur ces faits, intégrés sans trop de rigueur historique dans le mythe complexe des déportations. Il anime cette petite communauté d'estropiés comme on laisse libre cours à son imagination devant un tableau de Jérôme Bosch. Kotik et Piotr, les deux compères qui font... marcher le roman (offrons-leur ce plaisir) n'ont plus grand-chose, mais ce qu'ils ont, ils le partagent : la fierté d'avoir conservé une jambe (Kotik), le souvenir ému d'une paire de bottes à sa taille que Piotr posséda un court instant, et surtout la photographie de l'aviatrice Natalia Mekline, qui entretient en eux le désir de vivre encore, le désir d'aimer, le désir d'ailleurs. Est-ce un paradoxe si le style très travaillé de Jullien, son goût pour les mots rares et parfois désuets chausse si bien les deux

amis, accompagne avec un entrain communicatif leur vie raccourcie – cuites communes, déplacements hasardeux – et une ingéniosité de tous les instants? Non, car le respect du beau langage est un hommage tendre à la noblesse cachée des bonshommes, elle honore leur singularité dans ce groupe que l'infirmité commune pourrait ramener à l'état de troupeau. Dire, bien dire, et dire justement, c'est rendre aux pauvres hères une humanité.

■ Agnès Mannooretouil

**Zadie Smith**

## **Swing time**

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Emmanuelle et Philippe Aronson. Gallimard, « Du monde entier », 2018, 480 pages, 23,50 €.

■ « Lorsque la musique change, la danse aussi. » Cette épigraphe du livre – un proverbe haoussa – en propose une clé d'interprétation : la danse comme motif thématique et narratif. Dans ce roman d'apprentissage, la danse se présente comme l'image des pas nécessaires – et souvent difficiles – à découvrir, à essayer ou à inventer pour mener à bien la chorégraphie de l'identité dans un entre-deux culturel, géographique et racial. Le ballet de l'amitié entre la narratrice et Tracey, que tout sépare sauf une commune passion pour la danse, traverse l'intrigue à partir de Londres, la ville où elles grandissent ensemble. Plus tard, la narratrice devient l'assistante d'Aimée, une chanteuse qu'elle admire, et goûte la joie de voyager aux États-

Unis, entrant ainsi dans la danse d'un autre continent, au rythme de l'univers new-yorkais qui devient le sien. Une troisième scène musicale est évoquée à travers l'évocation du projet caritatif d'Aimée en Afrique. La vie de la narratrice, c'est aussi une relation conflictuelle avec sa mère, partagée entre famille et activisme politique. Par ailleurs, le cinéma s'invite dans la danse narrative pour faire évoluer une autre modalité de l'art comme expression de l'être et de la condition humaine. *Swing Time* propose finalement une réflexion sur le métissage et le racisme, et sur la passion qui, envers et contre tout, nous fait être en dépit de nos faux pas.

■ Marie Liénard-Yeterian

**Pierre Bergounioux  
et Jean-Paul Michel**

## **Correspondance**

1981-2017. Verdier, « Jaune », 2018, 224 pages, 17 €.

■ Ils se sont rencontrés sur les bancs du lycée, pendant les Sixties. Cinquante ans plus tard, soudés à l'arc de l'amitié, les deux anciens professeurs de lycée s'écrivent toujours, alliant leur *faire* à l'or d'une autre littérature. Pierre Bergounioux, né à Brive-la-Gaillarde en 1949, est romancier, essayiste, diariste et « soudeur en ferraille » (voir l'entretien avec Bergounioux dans le n° 4249 d'*Études*, en mai 2018, pp. 97-107) tandis que Jean-Paul Michel, né un an plus tôt en Corrèze, est poète et fondateur direc-

teur des flamboyantes éditions de la William Blake and Co. Les deux enfants se sont *sauvés* du même « sol inclément » : le premier est monté en région parisienne alors que le second est descendu entre les deux terres de Guyenne et de Gascogne. Cette suite de plus de cent cinquante lettres, précédée d'un « Allez! » de l'un à l'autre et illustrée de documents en noir et blanc, lève le voile sur les multiples visages des deux artisans de la langue : Bergounioux, le « timide », selon l'étymon, prêt à disparaître dans un trou de souris lors des colloques dont on l'allèche, réservé et pourtant fraternel, circonspect et fidèle, fin et nostalgique, douteur de grands fonds, plutôt sombre, parfois sourcilieux, foncièrement tendre mais toujours solide comme le fer. Michel, l'archange, l'heureux démon, ardent, entier, impétueux, généreux, audacieux, iconoclaste, tranchant, brillant, incandescent, somptueux comme le feu. Si leur complexion les oppose, les deux partagent pourtant la même passion littéraire, la même flamme intellectuelle et les mêmes *lumières*. L'un sait *flamber nos humanités* et l'autre les *tremper*. Tous les deux ont l'art de *fondre en armes* les chaînes de nos prisons de maux et de mots.

■ Yves Leclair

In Koli Jean Bofane

## La Belle de Casa

Actes Sud, 2018, 208 pages, 19 €.

■ Ichrak est morte, et le livre pourrait être un roman policier

savoureux, à la manière de Driss Chraïbi et de son inspecteur Ali, à la recherche du meurtrier. Il est également une ode lucide à la diversité africaine, dans une ville blanche où se retrouvent des personnages de tous les horizons : est-ce pour écrire une histoire inédite ? Celle d'un continent où pourraient vivre ensemble ceux du Nord et ceux du Sud, abolissant des frontières tracées surtout par les Européens. Un Saoudien milliardaire et corrompu, une Marocaine considérée comme folle et sa fille sans père, un jeune Congolais épris de la vie, des Sénégalais professionnels de combines en tous genres, et leurs langues. L'écriture de ce roman est tissée de matériaux éclectiques : des « *punchline* » du rappeur Booba, où l'on retrouve la figure de style que la NRF lui a attribuée, la « métaphore », des expressions kinoïses (typiques de Kinshasa), des appellations en wolof, des jeux de mots en arabe, de l'argot casaoui, des extraits d'Assia Djebar, de Mohamed Choukri et des fragments d'un texte théâtral de Kaoutar Harchi, *À l'origine notre père obscur* (Actes Sud, 2014). In Koli Jean Bofane se régale, et nous régale, et certains passages sont très drôles, notamment quand le personnage central, Sese, invoque la mémoire de son guide Mobutu. Par ce travail sur la langue, l'auteur dénonce le racisme envers les Noirs au Maroc, jusqu'à l'esclavage en Libye, le mépris envers les femmes arabes, l'absence de scrupules et de conscience des nouveaux riches dévoués à leurs

spéculations financières, la misère quotidienne de tous les laissés-pour-compte... Moins truculent, peut-être plus profond, que *Congo Inc. Le testament de Bismarck* (Actes Sud, 2014), ce dernier texte de Bofane est du bel ouvrage.

■ Véronique Petetin

A R T

**Ambrogio M. Piazzoni (dir.)**

## Les bibles de l'Antiquité à la Renaissance

*Bibliothèque apostolique vaticane.*  
Avec Francesca Manzari, traduction de l'italien par Anne Guglielmetti et de l'anglais par Catherine Tron-Mulder. Imprimerie nationale – Actes Sud, 2018, 416 pages, 189 illustrations, 59 €.

■ Ce somptueux ouvrage propose un voyage rare dans les collections exceptionnelles de la Bibliothèque apostolique vaticane : les Écritures se donnent littéralement à voir, incarnées dans des manuscrits de toute splendeur. Du IV<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, copistes et enlumineurs soutiennent la transmission du texte biblique, en grec d'abord, dans des versions latines en Afrique du Nord ensuite, puis dans des versions coptes, arabes, slaves, éthiopiennes, syriaques, arméniennes, géorgiennes et gothiques. Ce sont là les plus anciens témoins que l'on ait du texte biblique, dont la graphie, les ornements et les chaînes exégétiques dans les marges témoignent

de l'appropriation intellectuelle, mais aussi du plaisir contemplatif. Le voyage se poursuit dans les centres scripturaires et artistiques de l'Antiquité tardive et de la Renaissance, en Orient et en Occident, avec une attention qui se concentre sur les bibles françaises et italiennes pour les XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Après l'évocation de quelques usages particuliers du texte biblique (évangéliaires, épistolaires et psautiers à usage liturgique), le parcours se clôt sur la demande de plus en plus forte de la part de lecteurs laïques : bibles historiques compilées à partir de l'*Historia scholastica* de Pierre Comestor et *Bibliæ pauperum*, mais aussi son pendant, en quelque sorte, la fascinante *Bible de Belbello de Pavie* (ou *Bible de Niccolò d'Este*, du nom de son commanditaire), objet de luxe et « bible de riches ». La Vaticane possède également quelques rares exemplaires des bibles moralisées liées à la cour de France ou, plus tard, à celle de Bourgogne. L'extrême richesse des enluminures témoigne de l'importance croissante prise par l'image dans la transmission biblique. Au terme de ce voyage, qui conduit jusqu'à la première bible imprimée, la « Bible à quarante-deux lignes » de Johannes Gutenberg, on reste fasciné par l'incroyable richesse de ce fonds, dont on n'ose imaginer les autres richesses. Les présentations savantes des différents manuscrits, extrêmement érudites, raviront les spécialistes, mais pourront déconter un public plus large qui, en plus de

se régaler les yeux, pourrait souhaiter accéder plus simplement à l'extraordinaire histoire du texte biblique. La splendeur des manuscrits, cependant, justifie à elle seule la lecture de cet ouvrage.

■ Elsa Kammerer

---

## HISTOIRE

---

**Yves-Marie Bercé**

### Les secrets du vin

Librairie Vuibert, 2018,  
352 pages, 22,50 €.

■ En trente brefs essais, où la grande Histoire se mêle à celle des vignobles, des vins et des goûts très divers pour cette boisson, de leur commerce et de leur usage, l'historien donne libre cours à une érudition heureuse, historique et vinicole. Il entraîne son lecteur, en un style allègre et brillant, dans la généalogie des vins de Bourgogne ou de Champagne qui irriguent Paris depuis le Moyen Âge; ou des Bordeaux qui n'apparaissent à la cour de Versailles que sur le conseil prudent du duc de Richelieu à Louis XV. Quant aux Côtes-du-Rhône, leur succès est lié aux papes d'Avignon. Mais nous apprenons ainsi que les plus vieux vins du monde sont ceux du Caucase, et que le vin de Constance est un vin d'Afrique du Sud. On est frappé par l'importance des Britanniques et des Anglo-saxons dans l'histoire des vins du Portugal: le Porto est le fruit du mariage de Charles II d'Angle-

terre et de Catherine de Bragance en 1662; le duc de Wellington se fit le promoteur des vins de table portugais. Quant au vin de Madère, développé par les Anglais à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il connut un grand succès chez les colons d'Amérique. Aux Amériques, du Sud et du Nord, des vignes ont rapidement été plantées. On analyse enfin un certain nombre de légendes à l'épreuve de l'Histoire: oui, Henri IV a bien humé, sinon goûté, du Jurançon à sa naissance, après que son grand-père lui eut frotté les lèvres avec de l'ail; mais sa préférence, parmi tous les vins qui aujourd'hui revendiquent d'avoir flatté son goût, allait certainement au vin d'Arbois. Un livre évocateur et goûteux, à lire pour le plaisir.

■ Michel Sot

**Matthieu Brejon  
de Lavergnée**

### Le temps des cornettes

*Histoire des Filles de la Charité  
(XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle).* Fayard,  
2018, 684 pages, 35 €.

■ « La rue pour cloître »: telle était la règle de vie des Filles de la Charité, ordre fondé par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac au XVII<sup>e</sup> siècle. Non cloîtrées, ces célibataires qui renouvelaient des vœux simples chaque année étaient vouées au service des pauvres et des faibles. Matthieu Brejon de Lavergnée

poursuit, dans *Le temps des cornettes* (qui fait suite à un premier volet paru en 2011), l'histoire de ces ouvrières discrètes du soulagement de la souffrance et de la misère dans la France moderne et industrielle. Cette période de développement économique souvent brutal a bouleversé le tissu social des plus faibles, et l'État, parfois démuné et sans stratégie immédiate, a trouvé opportun d'accompagner le travail de ces auxiliaires inlassables. On croisa alors les Filles de la Charité dans les campagnes reculées et les faubourgs sordides des villes, dans les hôpitaux, les hospices, mais aussi dans le système éducatif et dans l'accompagnement social où elles contribuèrent singulièrement à la professionnalisation des femmes. Les cornettes gagnèrent aussi l'affection profonde des soldats éreintés par les combats lorsqu'elles les soignaient sur le front. Elles exportèrent aussi un culte voué à Marie et une sorte de mode française de la charité jusqu'au Mexique, en Chine ou dans les colonies. Mais elles connurent l'exil et affrontèrent même le martyre. *L'aggiornamento* des années 1960 fut funeste à leur habit si particulier, au moment où la crise des vocations religieuses devint générale. Cet ouvrage riche et documenté nous conte, au fond, un monde d'une générosité simple et sans retour, presque merveilleuse, qui s'efface devant d'autres attentes, sans doute plus actuelles.

■ Jean-Pierre Listre

**Michelle Perrot**

## **George Sand à Nohant**

Seuil, « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle »,  
2018, 464 pages, 24 €.

■ George Sand n'a pas seulement hérité d'un domaine dans le Berry, Nohant, dont elle a pleinement reçu la propriété en 1836. Elle a voulu en faire un lieu de vie, de pensée, de création et, plus généralement, susciter autour de cet endroit une société d'artistes. Tel est ce qui intéresse au fond Michelle Perrot : la manière dont un lieu est investi par les individus. Cette histoire, en quelque sorte « du dedans », est rendue possible par la rédaction, à partir de 1852, d'*Agendas* enregistrant tous les événements, petits ou grands, qui touchent la vie à Nohant. L'auteure les exploite remarquablement et offre une exploration aussi sensible qu'érudite d'une maison d'artiste. Rien n'est oublié : ni les aspects matériels, ni les problèmes de gestion du domaine, ni évidemment les visites et les rencontres qui s'y produisent ou les amours qui s'y lient ou s'y délient. Histoire sociale, histoire politique, histoire culturelle : l'auteure passe d'un champ à l'autre avec une facilité déconcertante. En définitive, le détour par l'intime se révèle le meilleur moyen de produire une histoire totale – histoire qui, par la totalisation des expériences d'un individu, fournirait un tableau adéquat de ce que c'est que vivre.

■ Paul Cournarie

Nathalie Heinich

## Écrivains et penseurs autour du Chambon- sur-Lignon

Coédition du Lieu de mémoire  
au Chambon-sur-Lignon  
et des Impressions nouvelles,  
2018, 256 pages, 25 €.

■ La grande leçon d'un petit territoire. Un plateau où l'esprit a soufflé en tous sens sur la génération qui a traversé la Seconde Guerre mondiale. Le génie du lieu tenait à sa géographie. Isolé par la montagne mais rapproché par le train, le lieu attirait par son climat vivifiant. Son génie tenait aussi à son histoire, celle du Refuge protestant en pays cévenol. Des visiteurs déjà distingués par leur œuvre ou bientôt illustres le fréquentèrent. Ils y firent connaissance ou s'y retrouvèrent, seuls ou en famille, au temps des vacances ou aux heures sombres de la persécution. Leur œuvre s'en trouva grandie. Cette topographie des talents tisse en quinze chapitres les fils de l'Histoire et de la mémoire, du savoir et de l'émotion, de la vie et du hasard. Le point d'incandescence est le mois de novembre 1942 et la figure pivot d'André Chouraqui, maquisard hébraïsant. Tout près de lui écrivent, étudient, enseignent Albert Camus, Alexandre Grothendieck, Georges Vajda et Jules Isaac. Un peu plus tard, un noyau de persécutés fonde l'École des prophètes, cercle juif d'étude et de formation, et prépare le renouveau du judaïsme français. L'auteure, fière de son double héritage fami-

lial, montre comment la protection des penseurs recoupe le sauvetage des enfants juifs. Comment, aussi, les vocations juive et protestante se confortent par un jeu d'affinités électives et de transmissions personnelles. Le paysage rayonne dans les photographies d'hivers et d'étés cévenols. Retrouvées une à une, les maisons de pierre rappellent ce que l'esprit doit à l'austérité.

■ Sylvie Koller

---

### PHILOSOPHIE

---

Stéphane Flocari

## Survivre à Noël

Les Belles Lettres, « Encre marine »,  
2018, 192 pages, 19 €.

■ Après un livre à grand succès paru aux mêmes éditions et intitulé *Nietzsche et le nouvel an* (2017, cf. *Études*, n° 4246, février 2018, pp. 132-133), l'auteur poursuit ses investigations en remontant le temps. Nous sommes à Noël ! Verve, culture tous azimuts (philosophie, sciences humaines, littérature...), écriture efficace (ah, si tous les philosophes savaient aussi bien dire !); c'est souvent drôle, mordant et... cela questionne. « Au-delà du folklore familial, de la comédie infantile, de l'alibi religieux et du mobile commercial, de quoi Noël est-il le nom ? » Fête de la naissance pour les païens puis de la Nativité pour les chrétiens, Noël est célébré comme fête de fin d'année dans nos sociétés. Disparition et renaissance se rencontrent en ce jour paradoxal. Fête palimpseste : romaine, chré-

tienne et laïque; sacrée et profane. On lira avec plaisir les passages consacrés à l'épisode de la mise à mort du Père Noël sur le parvis de la cathédrale de Dijon en 1951, analysée par Claude Lévi-Strauss. Guerre des mythes et des contes plus que guerre de religions. La fête est ce que l'on attend et qui va tôt décevoir, ne pouvant jamais tenir ses illusives promesses. « On jouit moins de ce que l'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux » (Jean-Jacques Rousseau). Le pendule de l'existence oscille entre aspiration et déception, sans jamais s'attarder au présent, si l'on en croit Arthur Schopenhauer. Le *post festum* laisse un goût amer dans les bouches repues, les enfants ne tardent pas à négliger les jouets dont on a cru bon de leur faire l'offre rituelle. C'est Noël! Il ne faudrait toutefois pas croire que ce texte est désabusé. Il peut y avoir des conséquences positives aux illusions. « Mon cap de bonne existence. / Finir l'année / sans accuser rien, ni personne, / en détournant le regard... »

■ Francis Wybrands

**Roger-Pol Droit**

## **Et si Platon revenait...**

Albin Michel, 2018,  
310 pages, 20,90 €.

■ Avec l'œil du philosophe, Roger-Pol Droit scrute les faits et gestes de notre société et tente d'en décrypter le sens, afin de nous aider à prendre

la mesure des enjeux que nous avons à affronter. Il choisit de confronter la pensée de Platon à notre réalité du XXI<sup>e</sup> siècle. Socrate, que Platon fréquentait une dizaine d'années, cherchait ce que veut dire être meilleur, de quelle manière être heureux, réussir, créer, éduquer, connaître, penser ou gouverner... Cette fréquentation a ouvert à Platon un autre monde, celui de l'exigence de la vérité. Il passera ensuite une cinquantaine d'années à approfondir les questions posées et à faire vivre la voix de son maître. Comment imaginer une cité où Socrate ne serait pas condamné, où le meurtre du juste ne serait pas possible? Cet espace de dialogue avec Platon est l'occasion pour Roger-Pol Droit, au gré des questions et des événements contemporains – politiques, économiques, sociaux ou religieux – de provoquer avec simplicité et bon sens notre curiosité comme notre réflexion. Cette traversée personnelle d'un chercheur de vérité, fruit de son long compagnonnage avec Socrate et tant de philosophes, invite à naviguer entre les grandes questions que nous posent la vie et la mort tout en gardant le cap de la vérité, de la justice et de la paix. La philosophie, confie Roger-Pol Droit, conduit chacun à la liberté. « Un mouvement, un risque, une navigation qu'il appartient à chacun, selon ses moyens, de poursuivre en sa vie, sans savoir où il aboutira, ni même si aboutir signifie vraiment quelque chose. » Ces carnets du philosophe inciteront, n'en doutons pas, à prendre le large pour revenir à Platon et plonger dans son œuvre!

■ Franck Delorme

**Blandine Kriegel****Spinoza***L'autre voie*. Cerf, « Idées »,  
2018, 512 pages, 25 €.

■ Spinoza suscite actuellement un intérêt considérable dans le grand public. Beaucoup découvrent sa pertinence dans les questions éthiques et anthropologiques, politiques, scientifiques, religieuses et métaphysiques. L'importance des recherches qui lui sont consacrées, spécialement en France, soutient largement cette découverte. Plus qu'une introduction, cet ouvrage offre donc une présentation de la philosophie de Spinoza, informée des travaux récents. Une place importante est accordée à la politique pour en dire le caractère novateur; elle comporte une mise en situation du philosophe au milieu des penseurs de l'époque, néerlandais en particulier, qui comptent parmi les plus originaux du temps, ainsi qu'une discussion quant à l'interprétation du pacte social dans les traités politiques de Spinoza. Les divers aspects de sa philosophie sont ensuite exposés à travers un parcours dans *l'Éthique*, conclu par une section qui donne beaucoup à penser: « Diffusion et défaite du spinozisme dans les Lumières allemandes ». Quelques pages explicitent aussi de très belle manière le rapprochement bien connu avec Vermeer. Sur le fond, on appréciera la prise en compte, vigoureuse mais pas si fréquente aujourd'hui, de la présence constitutive de Dieu dans cette pensée, jusqu'à parler d'un « chassé-croisé de l'immanence et de la transcen-

dance » (p. 432). Quant au sous-titre de l'ouvrage, il en indique bien la perspective: *l'autre voie*, une alternative aux pensées qui ont dominé les siècles qui nous précèdent, « et qui recèle peut-être plus d'actualité et d'avantages » pour aborder les questions de notre modernité (p. 10). Au terme, on sera heureux d'apprendre que Schiller composa son « Hymne à la joie », reprise par Beethoven, en lisant *l'Éthique*...

■ Henri Laux

**Bruno Pinchard****Hespérie***Contribution « virgilienne »  
à une politique occidentale.*  
Kimé, 2018, 160 pages, 19 €.

■ Les livres de Bruno Pinchard sont toujours un pari pour la pensée et un défi pour le lecteur. *Hespérie* est une invitation à célébrer une latinité un peu négligée ou oubliée, source pourtant d'un humanisme qui a de quoi défendre une sain(t)e alternative dans un choix de civilisation. Virgile et Dante, et Chateaubriand à son tour, seront nos guides. Au passage, on règle ses comptes avec Heidegger qui nous a entraînés à céder à la séduction grecque de l'idée et du concept, alors que la latinité nous ramène à la concrétude des tombeaux qui jalonnent l'espace et le temps, et nous encourage à un voyage vers la limite occidentale de la terre, s'achevant en bordure maritime. Au-delà de ce finistère, c'est la nuit que se risquent à affronter en un périple obstiné ceux qui, sous la conduite d'Énée, sont sommés (par le des-

tin?) de fonder une nouvelle cité. Cet inexorable attrait de la limite occidentale marque la chair de la civilisation européenne du sceau terrien de l'établissement et de la signature maritime de l'aventure. À l'intersection, la pulsion nomade et exploratrice. On aura là de quoi réévaluer les tendances migratoires (mais aussi nos réactions présentes face à celles-ci). Au terme de cette traversée (transgressive?), nous attendrait l'accomplissement d'une eschatologie maritime ou l'apocalyptique d'un déluge purificateur. Dans cette audace de la latinité reste opératoire la fonction *trans*, assimilant peuples et personnes (l'optimisme lyrique et prophétique de Teilhard de Chardin se voit ici interrogé), mais aujourd'hui, hélas! dévoyée dans les rêveries du *trans-humanisme*, dernier avatar des *super-stitions* éreintées conjointement par Cicéron et saint Augustin dans une condamnation sans appel. Dante aura posé l'équation « *Roma = Amor* ». Toute notre grandeur est là.

■ François Marxer

---

INTERNATIONAL

**Luuk van Middelaar**

## Quand l'Europe improvise

*Dix ans de crises politiques*. Traduit du néerlandais par Daniel Cunin. Gallimard, « Le débat », 2018, 416 pages, 24 €.

■ Réviser notre histoire européenne récente avec un initié, quoi de plus stimulant? Mais est-ce

bien la nôtre? L'auteur choisit pour scène privilégiée les sommets de chefs d'État, pour ressort de l'action les crises de gouvernement et pour principe narratif le passage au politique incarné – enfin! – par une autorité collégiale. Le récit de la crise financière à rebondissements, du conflit ukrainien, de la crise migratoire et du *Brexit* se lit comme un reportage. Le témoin privilégié explique les décisions prises en urgence sans mettre en question leur finalité: sauver l'euro, rassurer les marchés tout-puissants, endiguer les flux. La curiosité pour les ressorts du pouvoir y trouve son compte mais le cynisme involontaire devant le fait accompli gêne parfois. Du moins, la discussion sur l'équilibre entre éthique de conviction et éthique de responsabilité amène-t-elle l'auteur à une analyse serrée du jeu des institutions et de l'équilibre des pouvoirs depuis le début de la construction européenne.

On regrettera la portion congrue réservée au Parlement européen et le crédit accordé à la présidence collective. Mais l'idée-force revient à la fin de l'ouvrage: la construction dépolitisée du marché par le droit a montré ses limites. Révolues, les promesses renouvelées d'un édifice parachevé sous l'égide bruxelloise. L'appel permanent à un avenir meilleur, y compris contre les opinions publiques, doit laisser place à l'action politique. On ne lit pas cette exhortation sans malaise, en ces temps de revers électoraux infligés à la souveraineté européenne.

■ Sylvie Koller

**Thomas Brisson**

## Décentrer l'Occident

*Les intellectuels postcoloniaux chinois, arabes et indiens, et la critique de la modernité.*

La Découverte, 2018, 288 pages, 22 €.

■ Grâce à Thomas Brisson, on dispose de la première étude d'envergure sur les intellectuels « postcoloniaux », indiens et arabes, de même que sur les « néoconfucéens chinois » dont les travaux ont été publiés dans les années 1970-1980 dans les grandes universités américaines. Il montre comment l'exil de ces penseurs les a conduits à construire une critique de la pensée occidentale dominante, et ce depuis le cœur de l'Occident. À partir d'une série de biographies – Tu Wei-ming, Julia Ching, Edward W. Said, Ranajit Guha, Gayatri Chakravorty Spivak – on peut dresser un portrait type de ces intellectuels : ils sont tous nés dans le « Sud », ils maîtrisent tous l'anglais, ils ont tous été librement « déplacés » vers les États-Unis pour y étudier puis y enseigner. C'est au moment où l'Université américaine s'ouvre enfin sur le monde, et où l'Occident fait moins rêver, qu'ils publient plusieurs de leurs œuvres majeures : *L'orientalisme* d'Edward W. Said (1978, traduction au Seuil en 1980) ou « Peut-on écrire des histoires post-orientalistes du tiers-monde ? » de Gyan Prakash (article paru dans *Historiographie indienne en débat*, Karthala, 1990). Grâce au rayonnement de leurs mai-

sons d'édition, ils contribuent alors enfin, avec ces « *Postcolonial Studies* », à promouvoir une décolonisation scientifique sans omettre de puiser dans la pensée occidentale le meilleur pour vivifier et enrichir leurs thèses. Cela s'appelle « décentrer l'Occident ». L'auteur est conscient qu'il existe d'autres intellectuels sur d'autres continents qui questionnent l'hégémonie des systèmes de pensée. On peut s'interroger notamment sur son silence relatif au continent africain. Mais il reste que cet ouvrage montre, textes à l'appui, qu'une partie importante de la critique postcoloniale de l'Occident s'est opérée depuis son centre.

■ Patrick Gallaud

---

### SOCIÉTÉ

---

**Jean Birnbaum**

## La religion des faibles

*Ce que le djihadisme dit de nous.*  
Seuil, 2018, 288 pages, 19 €.

■ En refermant ce livre, le lecteur s'interrogera sur cette religion dont Jean Birnbaum ne nous dit rien, hors les anathèmes qu'il profère contre ses « Croissants ». Issus de la gauche la plus intellectuelle (comme lui-même, nous assure-t-il), ces « Faibles » n'auraient comme projet que d'affaiblir l'Occident. Après avoir refusé de dénoncer les crimes staliniens « pour ne pas faire ce cadeau à l'Occident », ils se récu-

seraient aujourd'hui face à l'horreur islamiste, pour les mêmes raisons. L'essayiste reproche à ces « postcoloniaux gauchistes » d'excuser les dérèglements islamistes comme des conséquences des souffrances imposées à l'Orient par l'Occident colonial – en tout premier lieu par l'Europe. Selon ces « Croyants » faibles, ces souffrances seraient à l'origine d'une réaction intégriste, machiste et homophobe de la société musulmane, comme de la cruauté de l'État islamique. Le désarroi de Birnbaum face à cet islam incompréhensible et surtout son indignation face à ses anciens amis devenus des « Faibles » illustrent le trouble dans lequel la reconfiguration du débat social et politique européen plonge nos intellectuels, de droite comme de gauche. Débat qui laisse notre auteur déconcerté entre, d'une part, une identité qu'il nomme occidentale, car il n'ose la qualifier de nationale alors que tout son discours y tend, et, d'autre part, une vision universaliste qu'il refuse. Il la refuse car elle entend embrasser toutes les cultures, y compris hostiles, mais aussi parce qu'elle s'efforce de distinguer, dans les interactions d'aujourd'hui, l'effet différé de celles d'hier. N'osant dénier l'universalisme à la gauche, Birnbaum choisit de le stigmatiser comme religion des « Faibles ». Sans nous dire qui sont les « Forts ».

■ Patrice Sartre

**Yascha Mounk**

## **Le peuple contre la démocratie**

Éditions de l'Observatoire, « La relève », 2018, 528 pages, 23,50 €.

■ Cet ouvrage, publié aux États-Unis au début de l'année 2018, y a suscité un vaste débat et son arrivée en France était attendue avec intérêt. L'auteur, jeune enseignant de sciences politiques à Harvard, dresse en effet un tableau lucide et sans complaisance de la crise de la démocratie et de la montée des populismes dans les pays occidentaux. Il souligne que la démocratie représentative, telle qu'elle a fonctionné depuis 1945, était loin de satisfaire les électeurs, dans la mesure où les décisions étaient prises par de petites coteries représentant des formations politiques de centre droit ou de centre gauche, alternant au pouvoir. Cette alternance a pu se perpétuer pendant des décennies grâce à l'extraordinaire essor de l'économie. Or, depuis la grande récession de 2008, le système a cessé de fonctionner au bénéfice de l'ensemble de la population et les mouvements extrémistes ont prospéré en exposant une autre vision de la démocratie reposant sur l'appel au peuple. Pour les démagogues comme Donald Trump ou Viktor Orbán, il faut écarter les intermédiaires, élus ou médias, et laisser le peuple dialoguer directement avec le dirigeant, seul à même de comprendre les vœux des électeurs. Dans cet affrontement entre deux formes de la démocratie, l'auteur prend nettement parti. Il

montre que le risque majeur de la démocratie illibérale est de déboucher sur l'autoritarisme et sur une forme de dictature, mais il insiste sur l'urgence d'une réforme de la démocratie traditionnelle. Ce livre stimulant a le mérite d'alimenter la réflexion sur l'avenir des systèmes démocratiques au XXI<sup>e</sup> siècle.

■ Antoine de Tarlé

**Benoît Falaize (dir.)**

## Territoires vivants de la République

*Ce que peut l'école : réussir au-delà des préjugés.* La Découverte, « Cahiers libres », 2018, 328 pages, 18 €.

■ Dans un souci d'apaisement, les auteurs de cet ouvrage témoignent que les quartiers où ils enseignent sont des « territoires vivants » (on se souvient des *Territoires perdus de la République. Antisémitisme, racisme et sexisme en milieu scolaire*, Mille et une nuits, 2002) où l'espoir existe, où l'école n'est pas condamnée, pas plus que le savoir et les valeurs. Pas de candeur béate ou de volontarisme forcené, juste un regard promoteur qui dépasse le fatalisme et les préjugés et un véritable travail d'« acrobate » pour s'ajuster au mieux au terrain. L'empathie bienveillante et le travail en équipe président un projet ambitieux : « Construire une pluralité culturelle commune, en montrant que la République les accepte tous, ensemble, dans ce lieu qui la symbolise plus que tout autre : l'école. » Une méthode : ne

jamais avoir peur des élèves et des sujets qu'ils soulèvent, les respecter et ne pas oublier l'accueil des familles. L'histoire, l'art, le théâtre, la poésie sont des vecteurs forts. Dans le contexte tendu qui suivit le 11 septembre et les attentats, il fallait établir un dialogue. On sera étonné de voir qu'un travail méticuleux sur l'Histoire et les religions permet de resituer chacun dans « son » histoire et dans « sa » religion. Un élève de seconde résume : « L'école doit nous empêcher de rester dans le mensonge. » Un autre a cette belle formule devant l'enseignement qui lui est proposé : « Et puis, tu apprends à te laisser parler. » Encore de « bonnes nouvelles de l'école ». Mais, attention, fragile ! Ce chemin est présenté, dans la préface, comme « une ligne de crête, parfois à l'arête friable, sur laquelle les auteurs ont décidé de marcher ».

■ Daniel Casadebaig

**Élisa Chelle, Jean-Philippe Pierron et Didier Vinot (dir.)**

## Les valeurs du soin

*Enjeux éthiques, économiques et politiques.* Éditions Seli Arslan, 2018, 192 pages, 23,50 €.

■ Il faut remettre le patient au cœur du système de soins ! Cette injonction témoigne d'une insatisfaction à l'égard d'une médecine focalisée sur la maladie et ne faisant guère de place à ce que ressent et désire le malade, à son

histoire personnelle et à tout ce qui le constitue comme personne humaine, avec sa subjectivité et sa singularité. La notion d'un système de soins centré sur la personne avait connu ses heures de gloire dans la littérature anglophone dès les années 1980. Mais la réflexion a constamment hésité entre deux orientations : la prise en charge des patients dans leur globalité et la visée de leur autonomisation et de leur participation aux décisions médicales. La place centrale du patient est actuellement remise au goût du jour, non sans certaines ambiguïtés. Au nom d'une « médecine personnalisée », on vante les mérites de traitements destinés à de petits groupes de malades sélectionnés sur des critères génétiques. Ces traitements sont efficaces, mais ne tiennent pas davantage compte de la singularité des patients que les traitements classiques. Réservés à des populations restreintes, ces traitements ont un prix considérable et leur développement pourrait augmenter les inégalités de santé et mettre en danger la solidarité. Un vaste champ est donc ouvert à la recherche, et l'on comprend aisément l'ampleur de la tâche à laquelle s'est attelée à Lyon la chaire « Valeurs du soin centré sur le patient » qui a pour ambition de réinterroger les systèmes de soins autour du patient, dans un souci à la fois éthique et économique. Constitué de treize contributions d'auteurs de diverses disciplines, le présent ouvrage en est un des premiers fruits.

■ Patrick Verspieren

**Gilles Baudry  
et Philippe Kohn**

## Haute lumière

Locus solus, 2018, 80 pages, 18 €.

■ Ce beau recueil présente des poèmes inédits de Gilles Baudry, moine bénédictin de l'abbaye de Landévennec (Finistère), en alternance avec des photographies de Philippe Kohn. Il est d'une sobriété romane, avec son titre altier et le choix du noir et blanc, qui étire à l'infini les jeux de l'ombre et de la lumière. Certains poètes ont composé leur art poétique : frère Baudry nous offre, avec Kohn, un « art monacal » sous les espèces du poème et de la photographie. L'eau limpide, profonde, d'un langage décanté et musical se fraie un chemin parmi la nudité et le rythme intime de certaines images. On songe au film *Le grand silence* de Philip Gröning (2005) ou au *Bol du Pèlerin (Morandi)* que Philippe Jaccottet consacra au peintre italien Giorgio Morandi (La Dogana, 2001). Obole consolatrice de paroles qui invitent à faire « la part sereine des ténèbres », pouvoir de rémanence de lumineuses photographies sous les pupilles de l'âme... Un œil qui écoute la lumière a su mettre en valeur des espaces, des objets du quotidien saisis dans un flux géométrique de lignes et de formes. Une voix qui sait incliner l'oreille du cœur dit la communion à la vie simple. Elle invoque la fine pointe de la vie monastique : les accordailles de l'amour avec « l'inassignable soli-

tude élue », au prix de la « grande écoute », du « vœu de présence réelle à la vie la plus quotidienne » et d'une « vie humaine eucharistée ». La belle préface de frère Jean-Michel Grimaud s'efface derrière la double citation en exergue du premier verset de la règle de saint Benoît : « *Inclina aurem cordis tui* », « Incline l'oreille de ton cœur ». Mise en abyme d'un acte d'intériorité. On ne désire qu'incliner souvent les yeux et l'oreille du cœur pour s'éclairer de *Haute lumière*...

■ Marine d'Avel

**Marion Muller-Colard**

## Le plein silence

Avec des aquarelles de Francine Carrillo. Labor et Fides, 2018, 88 pages, 16 €.

■ *Le plein silence* est le récit poétique d'une semaine de retraite ignatienne par Marion Muller-Colard, théologienne protestante que connaissent bien les lecteurs d'*Études*. *Le plein silence* est d'abord un poème, par son texte d'une dense beauté, ainsi que par sa méthode : une extrême attention au « champ lexical » de mots qui sont saisis dans leur texture même. Il s'agit aussi, bien sûr et surtout, de la relation minutieuse de huit jours d'exercices spirituels, véritable « retournement ». Avec humour, l'auteure croque la « folie » de ces journées sous les habits d'un art martial quelque peu enfantin, sorte de manga. C'est

dans le silence et par le jeûne que la retraitante se libère de l'emprise du « trop de tout » – de sa prolifération maligne – et retrouve la saveur d'une Parole qui est force vive. S'expérimente cette intime spéléologie qu'est la prière, à partir de la parabole du retour de l'enfant prodigue. Se redécouvre le trésor de gestes simples. Se sent battre le pouls d'un monde où se révèle le « pays visage » du prochain. Il y a aussi ce regard du Maître : « Me voici dans ses bras / nouvelle-née » (la maternité est l'objet de lignes merveilleuses : « Lorsque mes doigts lisaient en braille / sur le corps de mes enfants / leur âme encore vouée / au silence »). La richesse de l'expérience ainsi vécue a de nombreuses facettes : une simple note de lecture ne saurait les épuiser. Qu'il soit témoigné seulement que la lecture de ce petit livre sur un lit d'hôpital fut une excellente occasion, « mâchant » ce petit livre, d'éloigner ce « trop-plein » qui encombre souvent une existence.

■ François Amanecer

**Michel Cool**

## Paul VI prophète

*Dix gestes qui ont marqué l'Histoire*. Salvator, 2018, 186 pages, 16 €.

■ Dans un style qui emprunte quelque peu à l'hagiographie journalistique, Michel Cool épingle dix points lumineux de la vie du pape Paul VI (1897-1978), canonisé le 14 octobre 2018. Chacune de ces dix lumières est accrochée à un geste

spectaculaire. Les sept premiers ont marqué le début du pontificat de Giovanni Battista Montini: le premier voyage d'un pape en Terre sainte, la rencontre avec des prisonniers à Rome, la réconciliation avec un pan de l'Église orthodoxe représentée par le patriarche Athénagoras I<sup>er</sup> de Constantinople, l'abandon de la tiare (ce couvre-chef symbole des trois pouvoirs pontificaux), le discours de paix à la tribune des Nations unies... Les derniers gestes épinglés par Cool sont raccrochés à trois événements tragiques: les attentats de Manille, le meurtre de son ami Aldo Moro (1916-1978) et enfin sa mort dans la lumière de la Transfiguration, le 6 août 1978. L'auteur s'interroge sur le faible écho qu'a laissé en France ce pape francophile. On se souvient peu de son admirable encyclique sur le développement des peuples *Populorum Progressio* (1967) – à laquelle l'auteur aurait pu d'ailleurs associer la lettre *Octogesima Adveniens* (1971) qui, pour la première fois dans l'histoire de l'Église, distingue les mouvements sociaux des idéologies. L'auteur trouve quelques raisons de ce désintérêt pour Paul VI dans la réforme liturgique d'après-Concile et dans l'encyclique *Humanae vitae* (1968) sur la régulation des naissances. Peut-être faudrait-il également prendre en compte des données plus sociologiques touchant la réception du Concile que Paul VI a mené à son terme, réception qui, plus de cinquante ans après, n'est pas encore assumée par tout le clergé et les fidèles.

■ Étienne Perrot

Mohammed Arkoun

## Quand l'islam s'éveillera

Albin Michel, 2018,  
254 pages, 18 €.

■ Cet ouvrage rassemble des contributions de l'islamologue Mohammed Arkoun (1928-2010), qu'un unique souci intellectuel anime sur des sujets divers: repenser l'islam. Pour cela, il use, selon ses propres termes, d'une « méthode de déconstruction » du discours de l'orthodoxie classique, qui ne permet pas aux sociétés musulmanes de penser les défis intellectuels contemporains et de leur faire face. Il s'agit de sortir d'une utilisation idéologique de la religion, d'analyser les processus historiques qui conditionnent les discours actuels et de poser les conditions théoriques d'une théologie moderne.

Parmi les chantiers ouverts: penser à nouveau la révélation avec les outils des sciences humaines et sociales – et pas seulement de la théologie – et examiner le rôle de l'imaginaire social dans l'élaboration de la pensée islamique. Arkoun entend sortir des modèles de pensée occidentaux inadaptés à l'objet « islam » (chapitre 1) mais propose aussi une étude critique du mouvement de réforme en islam, l'« *islah* » (chap. 2). Devant des psychanalystes lacaniens, il précise le but de l'« histoire réflexive de la pensée » qu'il a entreprise, qui est de « susciter à grande échelle de nouveaux agirs historiques » dans le monde musulman et

au-delà (chap. 3). Ce propos le conduit à aborder aussi la tension entre chiisme et sunnisme, en invitant les uns et les autres à un processus de « remembrement de la pensée islamique » (chap. 4). En abordant enfin la question de l'émancipation féminine dans les sociétés islamiques, il revient

sur la nécessité de reprendre la réflexion du côté de la conception de la révélation et de celle de la charia (chap. 5). Vaste et beau programme intellectuel, mais qui sont les chercheurs et les penseurs qui pourront aujourd'hui le mettre en œuvre ?

■ Christophe Roucou



Retrouvez les recensions sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)  
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

En décembre sur le blog de la Revue des livres, retrouvez une sélection d'ouvrages à offrir ([www.revue-etudes.com/blog/le-coin-des-livres-d-agnes-mannoorettonil](http://www.revue-etudes.com/blog/le-coin-des-livres-d-agnes-mannoorettonil)).

---

#### AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

Le prochain numéro (n° 4256, janvier 2019) portera sur l'écologie, avec des contributions de Dominique Bourg, Gaël Giraud, Dominique Lang, Corine Pelluchon, Bernard Perret et bien d'autres auteurs.